

Adieu luxe, vie des affaires et grande métropole. Il y a dix ans, Frédéric Tardieu quittait tout pour un îlot dévasté de la mer de Chine. Le Marseillais s'engage dans une œuvre titanesque : redonner des couleurs au lagon en ressuscitant les coraux. Sa technique de restauration de l'écosystème marin est désormais un modèle. Son nouvel éden, la destination de nombreuses missions scientifiques... et de quelques touristes privilégiés.

PHOTO VICTOR BRUN / RÉCIT EMILIE BLACHERE



Sur tous les continents, à terre comme en mer, des hommes et des femmes luttent pour l'environnement. Cette semaine, Match est parti aux Philippines, où un Français, ancien promoteur immobilier, reconstitue un paradis perdu

6. FRÉDÉRIC TARDIEU

Le jardinier des coraux

En tenue de travail sur le ponton de Pangatalan, un confetti au large de la grande île de Palawan.

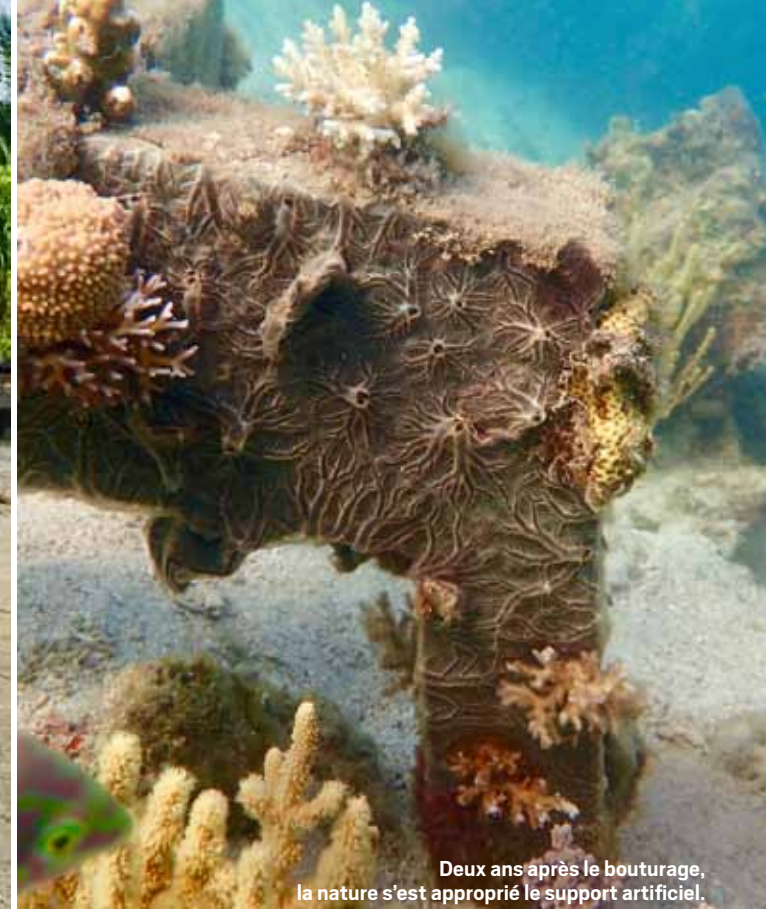


En cinq ans, avec sa femme, Chris, il a planté 70 000 arbres sur Pangatalan et repeuplé le fond de l'atoll

Le paradis retrouvé sur cet îlot de 4,5 hectares désormais entouré d'une aire marine protégée de 46 hectares.



Des récifs en béton de toutes tailles présentés par Frédéric Tardieu (au centre), la biologiste française Mel Santo et des employés philippins.



Deux ans après le bouturage, la nature s'est approprié le support artificiel.



Le bouturage par pression : le corail se développe sur le béton et sur une tige en acier.



Cinzia, scientifique italienne, mesure et relève la croissance des coraux.

Cinquante-deux sortes de végétaux réintroduites sur l'île et des centaines d'espèces animales réapparues sous l'eau. Normalement, les récifs coralliens abritent un tiers de la faune marine de la planète. Mais, comme tant d'autres, celui de Pangatalan était quasiment mort. Frédéric Tardieu et son équipe ont imaginé une méthode de bouturage sur des récifs artificiels. Depuis, la vie a repris ses droits. Aujourd'hui, grâce à Sulubaäi, la fondation qu'il a créée avec sa femme, les populations locales deviennent les gardiennes des ressources naturelles de leurs îles.



1 2



3

1. Frédéric et Chris Tardieu à Pangatalan en 2016.
2. Le campement où ils ont vécu les deux premières années.
3. La passion par où tout commence : la chasse sous-marine à Marseille, en 2008.



1



2

1. L'arrivée des premières plantes en 2013 en banka, la barque traditionnelle.
2. Terrassement à la main, en 2012, pour la construction d'une maison. Avec l'aide de 85 Philippins.
3. Avant, en 2011 : une île ravagée.
4. Après, 2019 : une vraie carte postale.

A 53 ans, Tardieu décide de donner un sens à son existence. Et se transforme en Robinson

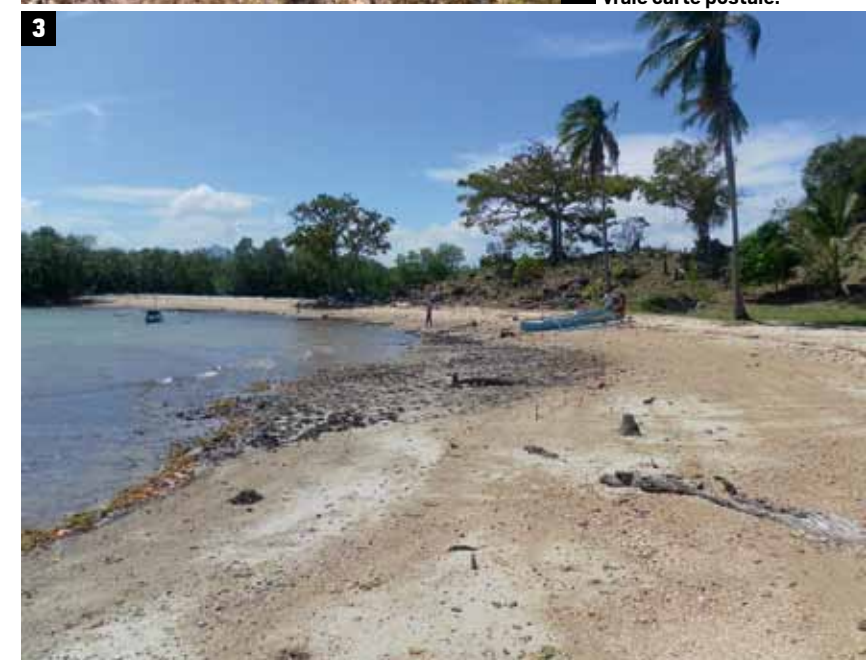
Frédéric Tardieu n'est ni un scientifique ni un militant écologiste. Juste un homme ordinaire que rien ne prédestinait à se retrouver tête sous l'eau au chevet des coraux, sur une île des Philippines baignée de lumière, à 11 000 kilomètres de Marseille, sa base. Il y a dix ans, en vingt-quatre heures chrono, il a tout plaqué sans hésiter – sa prospère agence de promotion immobilière, son patrimoine – pour un confetti

de terre exotique dévasté : Pangatalan, minuscule îlot de la baie de Shark Fin, dans l'archipel touristique de Palawan, l'une des 700 réserves de biosphère mondiales. Quatre cents mètres de long, 120 mètres de large et 4 hectares de broussailles. L'ancien propriétaire, un Suisse sertisseur de diamants, l'a laissée des années à l'abandon aux mains d'un gardien véreux. « Il vendait tout ! Le sable à un hôtel de luxe et le lagon aux braconniers qui dévastaient les fonds à coups de dynamite et de cyanure », soupire le Français. Un désastre écologique.

Il fallait beaucoup d'imagination et de courage, ainsi qu'un brin de folie, pour restaurer ce tas de ruines. Qui d'autre que Fred Tardieu aurait entrepris un tel chantier ? Peu de choses découragent cet homme au moral inébranlable, qui détonne par son parcours atypique et son destin singulier. Dans son regard presque candide, l'optimisme pétille. Dans son sourire généreux, aussi. La vie, pourtant, n'a pas toujours été tendre avec lui. A 15 ans, il fuit un cancan familial un peu brut et choisit l'internat. Le jour, l'adolescent étudie dans un lycée à Salon-de-Provence ; le soir, il travaille dans

une pizzeria pour payer son hébergement. Il est déjà un jeune homme rusé, intelligent, dont la pugnacité étonne. Après son bac et un diplôme en chaudronnerie, il est salarié d'une société de sidérurgie. « Je soudais la nuit, payé au mètre, pour pouvoir être libre la journée », raconte-t-il. Féru de chasse sous-marine, il est fasciné par la mer. Mais c'est dans la coiffure qu'il se lance en autodidacte. Curieux, volubile, futé, Fred apprend vite les rouages du business, ouvre plusieurs salons. Avant de faire fortune dans l'immobilier, avec son bagout gavé de soleil ! Et puis soudain, en 2009, à 53 ans, Frédéric Tardieu décide de donner un autre sens à son existence... « Avec mon épouse, Chris, confie-t-il, on s'est posé la question de notre avenir. On refusait de finir comme tout le monde. Au départ, nous souhaitions nous réfugier dans les Caraïbes. Finalement, c'est aux Philippines, que nous avons visitées en 1992, que nous avons déniché notre perle. Je voulais acheter un bout de plage, et Chris a trouvé Pangatalan. »

S'ils imaginaient une retraite paisible, à se faire doré sous les cocotiers, c'est raté. Fred et Chris Tardieu abandonnent le confort moderne et s'embarquent, déterminés, dans une aventure ambitieuse et intense. Pendant près de deux ans, le couple dort sous une tente, à même le sable. Ni eau courante ni toilettes. Une vie de Robinsons rude mais grisante, vouée au sauvetage de leur nouvelle propriété. Cinq années de labeur plus tard, l'île est devenue un royaume merveilleux. Et son lagon, un joyau précieux. Aujourd'hui, des milliers de poissons grouillent dans ses eaux couleur émeraude, au milieu des bouquets polychromes de coraux. La vie a repris ses droits. Pangatalan ressuscitée est désormais un modèle de reconstruction pour la faune et la flore. Fort de ce succès, Frédéric Tardieu, via sa fondation Sulubaaï, créée en 2012, s'engage désormais au quotidien au secours des récifs coralliens maltraités des alentours. Des mécènes ont rejoint son combat. Parmi eux : l'horloger Blancpain, le Fonds français pour l'environnement mondial et la Fondation Prince Albert II de Monaco, tous déterminés à étendre à l'échelle mondiale la restauration des réserves marines de la biosphère. « Les îles sont les sentinelles des océans, répète Fred Tardieu. Il faut les préserver. Là se trouve notre bulle d'oxygène. » — Emilie Blachere



4

25 %

Les récifs coralliens abritent plus de 25 % de la biodiversité marine.



Principales menaces

- Changement climatique
- Pollution
- Surpêche
- Exploitation du corail

40 %

des récifs coralliens ont été perdus au cours des cinquante dernières années.

Sources : WWF, Unesco. Infographie : Dévrig Plichon.

CORAUX, POU MON DES OCÉANS

Nés il y a 900 millions d'années, les coraux sont les piliers des océans qui produisent l'oxygène de la planète.

Sans effort de préservation les récifs coralliens pourraient disparaître d'ici à 2100.



1. « Race for Water », qui fait le tour du monde pour le combat contre les plastiques, jette l'ancre à Pangatalan en octobre 2019.

2. En 2018, Laurent Ballesta et son équipe viennent filmer la limule, un « crabe » vieux de 450 millions d'années.

3. La nouvelle maison des Tardieu, 430 m² avec piscine, est achevée en 2019.

Frédéric Tardieu : « Nous finançons nos projets grâce à un tourisme contrôlé. Cinquante nuits par an, nous recevons des vacanciers privilégiés. L'île profite de leurs carnets d'adresses et de leurs dons généreux »

Paris Match. En 2011, vous achetez l'île de Pangatalan laissée à l'abandon. Dans quel état la trouvez-vous ?

Frédéric Tardieu. Terriblement silencieuse, sans vie. Nous avons travaillé d'arrache-pied pour la nettoyer puis restaurer sa flore. Nous avons planté près de 70 000 arbres et un immense potager, recréé la mangrove détruite, effectué des travaux de terrassement à mains nues, sans engin, et enfin réensablé la plage. Un système de pipeline sous-marin, qui récupère de l'eau de source sur une autre île, a été mis en place. Au passage, l'eau est acheminée gratuitement dans un village de 300 maisons. Nous avons aussi construit plusieurs bungalows avec du bois entièrement recyclé et reconditionné par des charpentiers locaux. Près de cent personnes que nous avons formées ont travaillé ici. Dès 2015, la nature a repris ses droits. A mesure que l'îlot a reverdi, oiseaux et insectes ont réinvesti les lieux. A l'aube, désormais un brouhaha assourdissant nous réveille. Aujourd'hui, ce sont les fonds marins qui nous préoccupent. En 2016, lorsque la restauration terrestre a été achevée, j'ai pris conscience de la nécessité de créer une aire marine protégée autour de l'île. A notre arrivée, le paysage sous-marin était quasiment mort : 50 % du récif corallien avait été dynamité ou brûlé par le cyanure.

Le biologiste marin Thomas Pavy a constaté l'ampleur des dégâts. Ensemble, vous avez entrepris de restaurer ce jardin aquatique de 46 hectares massacré par le braconnage et la pêche illégale. Par quelle méthode ?

Je voulais inventer un plan de restauration, innover. Aujourd'hui, les récifs sont reconstruits soit par collage des coraux sur des armatures, soit par sanglage avec du plastique. Pendant deux ans, nous avons imaginé une méthode d'implantation de structures sans composants polluants. Le résultat est un récif artificiel facile à reproduire, très peu onéreux et simple à installer par les populations locales. Ce sont des blocs de béton où sont plantées de petites tiges d'acier, une charpente sur laquelle nous bouturons les coraux par pression. Des boutures coincées entre béton et métal. Après trois mois, elles s'étendent. Plus de 2 500 greffes se sont développées entre 3 et 20 mètres de profondeur. Des coraux sont aussi venus s'installer naturellement sur nos récifs artificiels. Les poissons les ont suivis.

Comment êtes-vous parvenus à repeupler ce biotope dévasté par l'homme ?

Nous avons sollicité l'aide de Gilles Lecaillon, brillant biologiste marin, spécialisé dans la biodiversité aquatique et dans l'élevage de post-larves de poissons. Dans la nature, la probabilité que ces dernières atteignent l'âge adulte est très faible :

sur 1 million d'œufs, 10 adultes seulement deviennent des géniteurs. Pour forcer le sort, on capture ces larves la nuit grâce à des pièges lumineux, puis on les transfère dans des fermes d'élevage. Elles y grandissent durant trois mois, avant d'être relâchées dans notre réserve au stade de poissons juvéniles. L'objectif est de 40 000 individus par an. En parallèle, nous allons aussi ouvrir des fermes d'élevage de poissons destinés à la consommation des villageois, afin de ralentir la pression de pêche dans notre baie.

La population locale est particulièrement associée à ce sauvetage inédit. Pour quelles raisons ?

En 2016, lorsque nous avons entrepris ce combat, nous avons déposé un dossier auprès des autorités philippines, voté par tous les villages aux alentours. Dès le départ, nous formions un bassin d'emploi. On a essayé de s'intégrer au maximum. Le langage a d'abord été un frein, vite oublié. Le dialogue fut plus difficile avec les pêcheurs illégaux, contrariés par notre arrivée. Mais ils ont accepté notre offre : avoir un emploi stable en devenant les gardiens de ces aires protégées. Si l'on veut obtenir ici des avancées significatives, il faut créer les conditions d'implication des acteurs locaux, éduquer les jeunes générations et permettre aux adultes de comprendre que

la protection de la mer et sa bonne gestion sont une source de richesse et d'économie. Il est primordial de les sensibiliser et de les convaincre. C'est pour cela qu'en juillet 2012 nous avons lancé la Fondation environnementale Sulubaaï*, dont les objectifs sont de planifier et développer des projets et des programmes d'action concernant la protection, la conservation, la restauration et la gestion des ressources naturelles de l'archipel de Palawan. Ça concerne les faunes et les flores terrestres et marines, et ça implique des initiatives communautaires visant à promouvoir et à développer des pratiques et des principes respectueux de l'environnement. Tout cela dans l'urgence, car aujourd'hui la situation est alarmante. Il faut agir. L'homme est la solution, je crois encore en lui.

On vient du monde entier visiter votre île. Est-elle un modèle pour l'ensemble de la communauté scientifique ?

En seulement quelques années, cette petite île a reçu de belles distinctions ! L'Unesco nous a fait connaître avec une publication sur nos techniques de restauration de récifs. En 2018, nous avons reçu le premier label d'île durable Smilo, délivré par la Small islands organisation, une ONG française. Un an plus tard, l'ambassade de France à Singapour nous remettait le prix de l'innovation Asie-Océanie. Puis Pangatalan et sa baie ont été déclarées "Hope Spot", lieu d'espoir pour la reconquête de la biodiversité par Mission Blue, une ONG américaine consacrée à la protection des océans. Nous sommes désormais membre, entre autres, de la Plateforme Océan et Climat. L'île est un incubateur de projets pour la biodiversité et les ressources des océans. Toute l'année, nous recevons des chercheurs, des jeunes écologistes, des universitaires et des visiteurs désireux de s'engager pour la planète. De grands noms du milieu marin ont parrainé

nos actions, comme l'explorateur-biologiste Laurent Ballesta ou les apnéistes Guillaume Néry et Morgan Bourc'h. Même le bateau d'exploration "Tara" et ses grands scientifiques sont passés chez nous.

Pour offrir votre île à la science et aux hommes, vous la privatisez. Est-ce le secret de votre équilibre financier ?

Oui, nous finançons en partie nos projets grâce à un tourisme contrôlé, durable et de qualité : nous privatisons l'île moins de 50 nuits par an. Ainsi, nous sensibilisons des vacanciers privilégiés au respect de la nature et à sa protection. A leur arrivée, ils commencent à poser des questions. Et, finalement, ils nous aident. Avec leur carnet d'adresses et des dons très généreux, ils s'impliquent dans la sauvegarde de notre jardin aquatique en parrainant des récifs coralliens. Pour 2 000 euros, la fondation restaure un pan de récif qui portera leur nom sur une plaque géolocalisée. C'est pour pour cette clientèle mais colossal pour la baie. Ici, le salaire minimum mensuel est de 120 euros, avec lesquels il faut souvent nourrir une famille de sept ou huit enfants.

Avez-vous d'autres projets ?

Nous voudrions multiplier la restauration de ces petites aires marines, former les populations locales à gérer ce travail de manière autonome. Trois nouveaux sites

sont validés, votés par les communautés et déjà financés à hauteur de 1,7 million d'euros. Dans l'idéal, nous aimerions en protéger dix de plus dans notre région d'ici à 2025.

Le gouvernement philippin vous encourage à enseigner votre technique de restauration. Votre future Académie de la mer sera-t-elle vouée à cela ?

En partie. Notre académie travaillera sur quatre grands axes : l'éducation, la formation, le développement économique et la recherche, pour les enfants, les universitaires et les adultes des villages situés à proximité de ces trois aires marines protégées. Nous y enseignerons la valorisation du milieu corallien et de ses richesses par notre technique de restauration des coraux, par la construction de récifs artificiels, par la capture et l'élevage de post-larves. Et aussi par la création d'une nouvelle activité, grâce à l'élevage de poissons destinés à la consommation. L'idée est d'ancrer nos méthodes et nos engagements afin de pérenniser nos actions pour les générations à venir.

Votre engagement est entier. Que ressentiez-vous aujourd'hui ?

Nous ne sommes qu'un exemple parmi tant d'autres, mais nous sommes fiers d'avoir redonné vie à Pangatalan, à sa biodiversité et aux écosystèmes de son aire marine protégée. Nous avons mobilisé des partenaires, rallié les autorités à notre cause, convaincu des hommes de changer leurs pratiques destructrices. Grâce à Small islands organisation, dont je suis aujourd'hui le vice-président Asie-Pacifique, j'entends bien prouver à d'autres pays que les petites îles publiques ou privées doivent participer au grand élan de sauvegarde de notre planète. Après une vie de consommateur excessif, je peux me dire : "Nous, au moins, on l'a fait, ce travail de colibri !"

== Interview Emilie Blachere

*sulubaaifoundation.com.

Inauguration d'une installation d'eau courante pour 300 maisons d'une île voisine. A droite, Frédéric Tardieu et Mel Santo.

